

Puis c'est la maisonnette  
 Où je fus élevé,  
 Sa fenêtre coquette  
 Où j'ai souvent rêvé ;  
 L'école du village  
 Et son rustique banc,  
 Puis la maîtresse sage  
 En beau tablier blanc ;  
 Au pied de sa tribune  
 Mes récitation,  
 Et l'ardoise infortune  
 Grinçant sous les crayons ;  
 Les cahiers d'écriture  
 Que chacun barbouillait  
 Regardant la verdure  
 Où le soleil rêvait ;  
 La cloche du village  
 Qui sonnait l'angelus  
 Eveillant au bocage  
 Les merles et goglus ;  
 Puis enfin la rivière  
 Et son bord enchanté,  
 Où parmi la fougère  
 Je m'endormais l'été ;  
 Rêvant à bien des choses,  
 Pendant que les oiseaux  
 Faisaient des notes roses,  
 Tout près coulaient les eaux  
 Transparentes et belles,  
 Sans cesse babillant,  
 Riant aux hirondelles  
 Qui passaient en chantant.  
 O bord de la rivière,  
 O grève de cailloux,  
 Que ma pensée amère  
 Rebâtit à genoux !  
 Hélas ! toute ma joie,  
 Comme vos claires eaux,  
 Dans l'abîme où tournoie  
 Le cercle des tombeaux,  
 A disparu livide  
 Devant les pas du temps,  
 Qui s'avancant rapide  
 Attristait mon printemps !  
 Et moi qui fus si frère  
 Et suis déjà vieilli  
 Toujours je me rappelle  
 Ce temps évanoui !  
 Je viens ému d'ivresse  
 Vous visiter encor,  
 Parce que ma jeunesse  
 Aimait votre décor.

Dire ce que j'éprouve  
 Lorsque je vous revois,  
 Dire ce que j'éprouve  
 Des pensées d'autrefois,

Oh ! ce m'est impossible !  
 Car bien que comme moi  
 Sous le temps impassible  
 Tout ait vieilli, je voi,

Encor bien des vestiges  
 De ce temps d'autrefois,  
 Temps de joyeux vertige  
 De folie et d'émois !

Dites-moi, rives chères,  
 Dites-moi : savez-vous  
 Pourquoi dans ses colères  
 Le temps nous brise tous ?

Dites pourquoi nous, hommes,  
 Ne possédons jamais  
 Sur la terre où nous sommes  
 Le bonheur sans regrets ?...

.....  
 Chantez, chantez sans cesse  
 O doux petits oiseaux !  
 Chassez loin ma tristesse,  
 Chantez sous les ormeaux !

Chantez un nouvel hymne,  
 Un hymne de bonheur,  
 Au-dessus de l'abîme  
 Qui veut ravir mon cœur !

Murmurez à mes rêves  
 Les secrets qu'au printemps  
 Le murmure des grèves  
 Redit à tous les champs.

Oh ! rien n'est comparable  
 A vos chansons en chœurs,  
 Votre voix ineffable  
 Est un baume aux douleurs.

Chantez, chantez ; mon âme  
 Veut chanter avec vous,  
 Chantez, je le réclame  
 A genoux, à genoux !

Oh ! chantez tous ensemble,  
 Chantez, petits oiseaux,  
 Sur le sapin qui tremble,  
 Aux branches des ormeaux.

JULES GENDRON,  
*Rhétorique,*

Collège de Lévis, 1885.